VIE DE RESTIF

I

Nicolas-Edme Restif (1) naquit le 23 octobre 1734 (2) à Sacy près Vermenton, dans le département de l'Yonne, ancienne province de Bourgogne. Son père, qu'il a peint sous les couleurs les plus avantageuses

(1) Nous suivons l'orthographe que Restif, après l'avoir abandonnée un instant, a reprise dans ses derniers ouvrages. M. Monselet, en préférant Rétif (*Rétif de la Bretonne, sa vie et ses amours*, Aubry, 1858), se fonde sur l'avant-propos de la *Vie de mon Père*, où il est dit : « Notre nom s'écrit indifféremment *Restif*, *Rectif* ou *Rétif* », mais il donne en *fac-simile* un projet de traité pour la publication de *Monsieur Nicolas*, où l'auteur écrit lui-même, d'une façon très courante, Restif. C'est du reste l'orthographe régulière avant la réforme du XVIIIe siècle que Restif attribue et reproche très violemment aux Didots.

(2) Tous les biographes disent le 22 novembre. C'est Restif lui-même qui a propagé cette erreur en la consignant dans la première ligne de *Monsieur Nicolas*. Elle a été rectifiée par M. Sylvain Puychevrier, dans une communication faite au *Bulletin du Bouquiniste*, de l'acte de baptême de l'auteur, conservé dans les registres de la paroisse de Sacy.

dans un livre qui tranche beaucoup sur le ton ordinaire de ses productions (1), était cultivateur après avoir abandonné par obéissance filiale un beau parti à Paris. Il s'était marié deux fois; il avait eu sept enfants d'un premier lit; Nicolas-Edme fut le premier des sept qu'il devait avoir également du second. En se rappelant les vertus de son père et la douceur par laquelle sa mère, Barbe Ferlet de Bertre, savait corriger ce que son caractère avait de trop pétulant, M. Nicolas s'étonna plus tard de si peu ressembler à ses parents. Devançant une théorie de l'hérédité mise en avant dans ces dernières années (2), « je fus, dit-il, sans doute conçu dans un embrassement chaud, qui me donna la base de mon caractère : s'il eût été accompagné de dispositions vicieuses, j'étais un monstre; la preuve de la pureté du cœur de mes parents, c'est ma candeur native. » Nicolas-Edme Restif ne fut pas un monstre, mais il fut un tempérament quelque peu exceptionnel. Dominé toute sa vie par l'érotisme, l'histoire de sa vie est, avant tout, comme l'a bien compris M. Monselet, l'histoire de ses amours.

Dès l'âge de quatre ans il se peint comme poussé par l'instinct « vers les filles dont la couleur ressemblait à la rose ». A onze ans il n'avait plus rien à apprendre, il était père, sans le savoir, il est vrai. Il devait aller loin sur cette pente et les listes successives qu'il donne de ses enfants naturels, si elles ne sont pas imaginairement grossies par cette sorte de manie de paternité qu'on voit s'accentuer davantage à mesure

(1) *La Vie de mon père*, 2 vol. in-12. 1779.

(2) *Phrénogénie* ou données scientifiques modernes pour doter, *ab initio*, ses enfants de l'organisation phrénologique du génie et du talent supérieur, par Bernard Moulin (1868). Restif est revenu plusieurs fois sur cette façon de doter les enfants de certaines qualités *ab initio*.

qu'il avance en âge pour éclater finalement avec une violence exagérée dans les *Posthumes* (1), son dernier livre, atteignent un chiffre invraisemblable, presque tout entier composé de filles, retrouvées successivement, la plupart sous les galeries du Palais-Royal.

Et c'est au village que commence cette odyssée galante! Rien n'est plus gracieux, mais rien n'est moins déguisé, que ces premiers souvenirs de jeunesse où le jeune berger timide, et que les innocents baisers des petites paysannes font d'abord rougir, parce qu'on lui dit qu'il a « *une fille à la joue* », se montre à nous, s'enhardissant peu à peu, et se vengeant des premiers cris « *V'qui M. Nicolas? v'qui l'Sauvège!* » en devenant le plus téméraire — toujours naïvement et, comme il le dit, instinctivement — des joueurs aux jeux dramatiques du *Loup*, de la *Belle mère*, de la *Pacette*. Aussi combien plus tard il a raison, jetant un regard sur ce passé, de s'écrier : « Hé! l'on parle de l'innocence de la campagne! Il n'y a de mœurs que chez les gens instruits de la ville et des champs! »

Il n'y en avait pas à Sacy, à Nitry, à Courgis, à Vermenton, et comme par une fatalité qui tenait à l'homme lui-même plus qu'au temps et aux lieux où il vécut, il n'y en eut nulle part autour de Restif, pas plus à la campagne qu'à la ville, pas plus au collège que dans le monde, pas plus dans son enfance que dans son âge mûr ou dans sa vieillesse.

Son père n'était cependant pas un paysan tout à fait grossier, ni tout à fait pauvre. Il était, avons-nous dit déjà, venu à Paris dans sa jeunesse, il avait été sur le point d'y devenir quelque chose comme notaire ou procureur; il était dans son village

(1) Le duc *Multipliandre* des *Posthumes* paraît être l'expression de son idéal masculin.

chef de la juridiction, soit à peu près ce que nous appelons maintenant juge de paix, et petit notaire; il possédait plusieurs métairies parmi lesquelles celle de La Bretonne, dont son fils prit le nom plus tard; il était allié à de bonnes familles, entre autres aux Cœurderoi, « dont il y a encore des présidents au Parlement de Bourgogne » fait remarquer le fils avec un certain orgueil (1), mais quatorze enfants! Cette charge pesa dès l'enfance sur le petit Nicolas et comme tant d'autres de nos jeunes campagnards, encore aujourd'hui, il n'eut de première instruction que celle qu'il put acquérir en fréquentant l'hiver l'école de maître Jacques, à Vermenton.

Quoiqu'il fit parfois l'école buissonnière, ce pourquoi ses deux frères aînés, l'un déjà curé de Courgis, l'autre encore séminariste, ne lui ménageaient pas le fouet « pour effacer le péché originel par la douleur », il ne perdit pas tout à fait son temps, et s'il ne sut bien lire qu'à onze ans, il lut dès lors avec une sorte de fièvre qui le poussait à aller réciter ses lectures aux ouvriers de la ferme, aux batteurs en grange, aux bonnes femmes du village. Tous s'extasiaient sur son savoir et le vantaient à tel point, que le père se décida à le mettre en pension à Joux.

Il n'y resta pas longtemps; il y gagna la petite vérole; la convalescence fut longue, et quand la santé lui revint il fut prévenu qu'il allait recevoir une visite qui déciderait définitivement de son sort : celle du cousin Jean Restif, avocat à Noyers. « Je l'ai sup-

(1) Cet orgueil se fait jour dans la *Généalogie* mi-plaisante, mi-sérieuse, que Restif a donnée de ses aïeux et que nous reproduisons en note, à titre de curiosité, car nous ne croyons pas que, quoi qu'on en ait dit, l'auteur fût bien persuadé de sa réalité.

plié de venir, lui dit son père, pour te juger à l'égard de l'avenir comme il a jugé ton frère aîné, aujourd'hui curé de Courgis. Et tout ainsi que j'ai fait la règle de ma conduite de ce qu'il m'a dit pour mon fils aîné, de même ferai-je pour toi, t'exhortant, mon enfant, à graver dans ta tête ce qu'il dira à ton sujet pour ne l'oublier jamais. »

Jean Restif, « cet homme respectable et d'une vertu rigide », arriva pour la fête de Sacy, « mis plus que simplement, un vieux habit de drap gris, ses souliers coupés à cause des cors aux pieds », et l'interrogatoire commença immédiatement : « Mon petit cousin, que lisez-vous ? — La *Bible*, monsieur l'avocat, et mon père nous la lit tous les soirs (1). — Qu'y avez-vous remarqué ! » Restif répond, d'abord mal, puis un peu mieux, puis bien, puis il se montre tout entier, et quand le père demande enfin au juge sévère : « Quelle est votre opinion? En ferai-je un laboureur ? » Ce juge répond « Non ! » Quant à en faire un prêtre comme son aîné, moins encore, « il aime les femmes ; ce n'est pas vice, mais c'est un penchant qui est toujours prêt à le devenir : comme la pauvreté, *qui n'est pas vice*, tient les pauvres toujours à la veille d'être fripons. » La conclusion fut qu'on ferait instruire l'enfant « dont le fond était propre à l'étude » et qu'on verrait après ce qu'il serait à propos d'en faire.

En conséquence, les vendanges terminées, son père le

(1) Les Restif avaient, lors de la Réforme, embrassé la religion protestante. Une partie de la famille s'était expatriée lors de la révocation de l'édit de Nantes. L'autre, à laquelle appartenait la branche dont sortait notre auteur, était revenue au catholicisme lors des dragonnades. On y avait cependant conservé, comme on le voit ici, l'une des plus caractéristiques habitudes du protestantisme : la lecture de la Bible en commun.

conduisit à Paris, chez l'abbé Thomas, le second de ses fils, alors sous-maître des enfants de chœur de Bicêtre. Le jeune Restif, sous la férule de ce frère janséniste et dont il s'est toujours plaint, ne fut pas des plus heureux. Il aurait même été très malheureux et presque abandonné s'il n'y avait eu dans l'établissement quelques jeunes servantes et deux Mères qui n'avaient rien des maximes rigides du jansénisme, cause cependant des efforts suivis de succès de l'archevêque Christophe de Beaumont pour disperser les prêtres de cette maison; dispersion à la suite de laquelle notre jeune « confesseur de J.-C. » dut retourner à Courgis.

Il avait alors quatorze ans. Ce fut à ce moment que, dans une cérémonie religieuse, il se sentit pris d'un violent amour pour Jeannette Rousseau, la seule des femmes qu'il ait aimées qu'il n'ait pas possédée (1) et la seule, par conséquent, dont le souvenir le poursuivit jusqu'au tombeau, à tel point qu'à soixante ans passés, se trouvant libre, il pensait à la demander en mariage (2), après une séparation de 46 ans. Nous devions signaler cette singularité de son existence. Peut-être n'a-t-il toute sa vie, comme on l'a dit de Don Juan, que cherché partout les fragments de cet idéal impollu et inaccessible qu'il crut avoir atteint un autre jour dans madame Parangon et qui lui échappa, par cela même qu'il l'avait atteint.

L'abbé Thomas lui continuait ses leçons de latin. Il en profitait pour écrire dans cette langue toutes ses

(1) « Dix ans plus tard, écrit-il, il m'eût fallu la posséder ou mourir. »

(2) Ce ne fut qu'une intention, quoique quelques biographes, Gérard de Nerval entre autres, prétendent que ce mariage eut lieu en effet.

impressions, toutes ses rêveries. Il achevait ainsi vers quinze ans un poème en l'honneur de ses « douze premières maîtresses », poème que l'abbé saisit un jour et conserva longtemps, d'abord pour s'en faire une arme, ensuite pour s'humilier lui-même et qu'il brûla enfin. Mais il avait commencé par le communiquer au père. Il y eut à ce propos une belle scène (1).

« Quoi, à peine né, dit « ce père respectable », vous ne respirez qu'après la lubricité la plus raffinée!... Il ne vous suffit pas d'une fille, d'une femme, il vous en faudrait douze!... O ciel! qui l'aurait pensé, à voir l'hypocrite modestie que vous avez toujours eue sur le visage! Quel sera l'étonnement et le chagrin de votre mère. — Cette pauvre mère qui comptait vous voir atteindre par votre mérite encore plus que par la science les garçons du premier lit, va bien rabattre de ses espérances!... Jamais m'a-t-on mandé à Auxerre quand mes deux aînés y étudiaient, pour m'exposer de pareilles turpitudes? Moi, leur père, j'ai rougi devant eux d'être le vôtre. Il me semblait que je partageais votre infamie!... Je voyais leurs regards et leur surprise me reprocher un second mariage que de premiers enfants blâment toujours et qu'ils peuvent aujourd'hui blâmer puisqu'il a produit des fruits tels que vous... Vous venez, par vos écrits et par vos actions, de faire rougir votre père. »

Pendant cette véhémente apostrophe, le jeune poète pensait en lui-même : « Hô, si mon père savait tout! » et se promettait de ne plus retomber dans la même

(1) Restif répond ailleurs, dans une note, à ces reproches : « Est-on coupable, dans le délire et la fièvre? » Ce qu'il ajoute de très sensé, c'est que son frère n'aurait pas dû provoquer une pareille explication, s'il avait été bon frère et bon chrétien.

faute. Serment d'ivrogne! De ce jour, jusqu'au dernier, ce péché sera le sien. Même en moralisant, il côtoie l'immoralité (un néologisme son contemporain, qu'il n'avait pas trouvé et qui lui déplaisait), quand il n'y tombe pas, sans s'en douter, tout à plat.

On voit par ce qui précède que, quoique Restif n'ait commencé à être homme de lettres, dans le vrai sens du mot, qu'assez tard, il écrivait depuis sa plus tendre jeunesse. Il avait la vocation, il devait à son jour entrer dans le cercle et prendre sa part de cette ronde turbulente où se mêlèrent tant de grands penseurs et tant de petits esprits dont le rapprochement fortuit donne à la fin du XVIIIe siècle un caractère si original et si contrasté.

Après la scène que nous avons rapportée, il y eut difficulté pour les frères de vivre ensemble. Restif resta quelque temps cependant encore sous la tutelle de l'abbé Thomas. Pour y échapper il voulait à toute force se marier, mais son père lui persuada que de pareils désirs, avant dix-sept ans, étant encore trop prématurés, il fallait songer à choisir un état. On se rencontra un jour à Vermenton chez un parent éloigné avec un maître imprimeur d'Auxerre et sa femme, qui devait devenir pour M. Nicolas la céleste Colette (1); à la suite de cette entrevue, il fut décidé que le jeune homme entrerait comme apprenti dans l'atelier de M. Parangon au mois de juillet 1751.

Le départ, les conseils, l'arrivée, les gaucheries, les naïvetés du nouvel apprenti, les mystifications des ouvriers, tout cela prend dans le récit de Restif, qu'on lise ce récit dans *Monsieur Nicolas* ou dans le *Paysan per-*

(1) Le nom réel de cette dame que Restif n'a jamais divulgué dans ses ouvrages est connu, mais la famille existant encore aujourd'hui à Auxerre, nous croyons devoir le taire.

verti, l'aspect d'une photographie dont l'exactitude ne saurait être trop louée. Quoique nous devions plus tard nous étendre davantage sur cette particulière qualité du talent de notre auteur, nous ne pouvons ne pas dire dès ce moment que cet écrivain si fécond, qu'on a présenté comme si inventif et si varié, n'a jamais rien inventé et n'a jamais pris la plume que pour raconter des faits généralement vrais dans leur ensemble et toujours copiés d'après le modèle vivant, dans les détails.

Sa passion pour sa maîtresse qui s'était déclarée dès la première entrevue fut exaspérée par les fréquents rapports que son bon caractère et ses complaisances établirent entre elle et lui, mais madame Parangon était vertueuse ; si elle était flattée de deviner cet amour qui n'osait se déclarer, elle savait en éloigner toujours l'expression catégorique. Pendant ce temps, le jeune Nicolas, employé à porter les lettres des ouvriers à leurs maîtresses, mis de moitié dans certaines parties et sachant déjà trop de l'amour pour en sacrifier le « physique » au « moral » (1) se laissait aller à son penchant ; toutes les grisettes d'Auxerre y passèrent à leur tour. « C'est, dit-il, que j'étais moins amant d'une femme que des femmes et plus épris du sexe que de l'individu, quelque charmant qu'il fût. »

Un jour cependant, un jour, toutes les précautions de madame Parangon, toutes les timidités de Nicolas furent inutiles. Un cordelier débauché et défroqué, qui

(1) Restif, dans une note du *Pornographe*, essaie d'expliquer le mot de Buffon auquel il est fait ici allusion : *De l'amour le physique seul est bon, le moral n'en vaut rien.* Selon lui, Buffon aurait voulu dire non pas que le moral de l'amour n'est qu'une illusion, mais que ce moral est ce qui cause tous les maux de l'amour, « et en cela, ajoute-t-il, on ne saurait trop être de son avis. »

tient dans le roman du *Paysan perverti* une place trop considérable, mais qui, en réalité, eut une grande influence démoralisatrice sur Restif, lui avait fait perdre à peu près tout respect humain. Excité sinon directement, au moins par une sorte de raillerie à consoler « cette belle veuve » (M. Parangon était en voyage) l'apprenti ne put résister à une pareille tentation. D'après ses aveux mêmes il y eut quelque chose comme un viol, et ce qui tend à le faire croire, c'est qu'il ne s'est jamais vanté d'avoir obtenu plus tard de bonne grâce ce qu'il avait obtenu un jour par la force ou le hasard, et que, depuis ce moment, il a joint dans ses souvenirs respectueux Colette et Jeannette Rousseau, dont il a fait les grandes figures de ce Calendrier fameux rédigé dans sa vieillesse, où chaque jour commémore une femme, chaque dimanche deux, et chaque fête, trois.

Il obtint du reste un pardon qu'il sollicitait avec larmes. Bien plus, madame Parangon sut trouver un moyen de le tenir en respect en flattant sa passion même. Elle lui fit croire qu'elle lui donnerait sa sœur en mariage. Il la crut, et lorsqu'elle fut morte, ce qui arriva peu de temps après, alors qu'étant passé *maître* il travaillait à Paris, il attribua le refus de M. Parangon de consentir à ce mariage à la haine que celui-ci lui avait vouée après avoir découvert son « crime », ce qui ne l'empêcha pas d'accepter des mains de ce même homme une autre femme avec laquelle il passa la vie la plus malheureuse et la plus troublée.

Cette période de la vie de Restif est celle sur laquelle, quoiqu'il s'y étende longuement, il a accumulé le plus de nuages. Je ne crois pas qu'il ait menti sciemment en faisant de M. Parangon un débauché de la pire espèce, ni d'Agnès Lebègue, une fille aussi perdue qu'il nous la dépeint. Il a bien cer-

tainement jugé les choses ainsi, après coup, sans quoi on ne s'expliquerait pas son mariage. Il a dû y avoir là une de ces surprises des sens dont il s'est repenti plus tard et alors que trouvant des torts chez les autres il n'a plus voulu en voir chez lui-même. Son séjour à Paris pendant son compagnonnage, n'avait pas contribué à réformer ses mœurs, il y avait vécu misérable. Il s'y était associé avec deux autres ouvriers, comme lui, de l'Imprimerie Royale. « Les charges du ménage, raconte-t-il, étaient partagées entre nous. Boudard, comme le plus entendu, allait à la boucherie : je portais le rôti au four et j'allais avertir de nous le rapporter, j'achetais en outre les racines, les légumes, le charbon, le bois. Chambon mettait le pot-au-feu, le soignait : nous lavions notre vaisselle tous les huit jours le dimanche après dîner. Cet accord subsista jusqu'à ce que deux femmes... »

Toujours les femmes ! Et quelles femmes ! L'une des plus honnêtes d'entre elles qu'il obtient par surprise, dans l'obscurité, lui conte, le prenant pour « l'abbé » qu'elle attendait, que sa tante avec laquelle elle vit, « mange... les rats... de l'Oratoire !... qu'elle paie un sou pièce les gros, deux liards les petits, au garçon portier... » Les autres sont des maîtresses d'hôtel garni qui croient se devoir à tous leurs locataires. Les autres... mais n'allons pas plus loin. Quoique Restif ait fait de Zéfire l'un des épisodes les plus dithyrambiques de ses souvenirs, cette peinture passionnée se termine à la mort de cette fille par une révélation assez révoltante pour que nous nous croyions obligé de la taire.

La rage du mariage persiste toujours malgré cette débauche (1) permanente ; il veut épouser tout le

(1) Débauche de femmes uniquement. « Jamais, dit Restif,

monde. Après Zéfire, Suadèle; après Suadèle, une Anglaise, Henriette Kircher. Avec celle-ci la chose va même assez loin, il y a un simulacre de cérémonie religieuse et il se croit aussi bien marié que « s'il avait été à Gretna-Green », jusqu'au moment où il trouve sa sa chambre vide et une lettre où on lui dit :

MONSIEUR,

Notre mariage est rompu, je ne saurais donc plus demeurer avec vous. Je m'en retourne dans mon pays avec ma chère tante qui veut bien encore me servir de mère. Adieu, monsieur; oubliez-moi, comme je vous oublie et tranquillisez monsieur votre père.

HENRIETTE KIRCHER.

Dégoûté par ce dernier déboire, car la fille s'était fait passer pour une riche héritière, poursuivant un procès qu'un mariage seul pouvait lui faire gagner, Restif se décide à quitter Paris. Il retourne à Auxerre, à Courgis, va à Dijon où il travaille quelque temps, tout en s'apercevant, suivant une de ses réflexions d'alors, que « les mœurs sont un collier de perles : ôtez le nœud, tout défile » (1); revient à Paris, n'y reste pas et repart le 7 novembre 1759 pour Auxerre où il rentre chez M. Parangon, par les conseils duquel

je ne me suis pris de vin. J'ai deux ou trois fois seulement expérimenté philosophiquement l'ivresse. »

(1) Il connut à Dijon, entre autres filles, une servante d'auberge à laquelle, contre son habitude, il n'offrit pas le mariage, mais qu'il voulait s'attacher comme gouvernante, décidé qu'il était alors à reprendre sa première direction vers la prêtrise. Dans son *Calendrier*, au nom de cette fille, il fait cette très profonde réflexion : « Cependant, où en serais-je si j'étais curé ? »

il prend pension chez la mère d'Agnès Lebègue. Celle-ci devient sa femme, pour *de bon*, le 22 avril 1760.

« J'étais beau, ce jour-là, s'écrie-t-il, en se rappelant ce grave passage de son existence ; j'étais beau, ce jour de ma mort morale ; on loua ma figure en disant qu'Agnès ne me méritait pas. Arrivés à l'église, le fatal serment de mariage fut prononcé. Un mot frappa mon oreille, au moment où jetant les yeux sur ma cousine Edmée, je la voyais en prières à l'écart : *Enfin, la voilà donc mariée !...* Et moi je pensais tristement : « Infortuné ! te voilà donc lié !... Je revins de l'église avec le sentiment pénible que j'étais perdu ! Et je l'étais... »

Il avoue cependant un peu plus tard qu'il avait bien ce que sa conduite méritait. S'il s'en était toujours souvenu il n'aurait pas sans doute écrit son roman : la *Femme infidèle*, où il ne ménage plus aucune attaque contre son épouse.

Celle-ci, qui très probablement eut aussi quelque chose à se reprocher, a eu au moins la sagesse de ne point répondre à ces attaques violentes par des attaques semblables. Lorsque Restif mourut, quoique le divorce eût été prononcé entre eux, pendant la révolution, elle crut devoir ne point souiller sa mémoire. Nous demandons pardon d'anticiper ainsi sur les événements, mais comme nous ne reparlerons plus de madame Restif, nous placerons ici la lettre qu'elle écrivit en 1806 à Cubières, qui lui avait demandé quelques renseignements biographiques pour mettre à la tête d'une édition de l'*Histoire des compagnes de Maria* :

» Paris, 18 octobre 1806.

Je suis trop charmée, monsieur, de l'honneur que vous m'avez fait, par la demande de quelques traits qui puissent

être insérés dans l'éloge de mon mari, pour ne pas y répondre avec empressement; mais des malheurs, que toute la prudence humaine ne pouvait prévoir, m'ayant séparée de cet homme de mérite dès 1784, je ne puis me livrer au plaisir que j'aurais à chanter ses louanges, si le démon de la discorde n'avait pas empoisonné l'esprit de cet homme naturellement bon. Cela fut cause que, durant vingt années, je n'eus aucune connaissance ni de ses affaires ni de sa conduite : en vain je lui écrivais, on interceptait mes lettres. Ainsi tout ce que je puis dire, c'est que durant tout le temps que j'ai passé avec lui, j'ai eu la satisfaction de voir dans mon mari un homme fort utile au public, de plusieurs manières. J'ai vu avec admiration plus de vingt pères de famille ne subsister un nombre d'années considérable que sur le travail que leur procurait cet auteur si laborieux. Il donnait toujours la préférence aux pères et mères chargés de nombreuse famille, car il était fort charitable. Si un vieillard, homme ou femme, lui demandait l'aumône, il le conduisait dans une petite auberge pour lui faire donner un ordinaire et une chopine de vin. Pour refuser un homme âgé, il aurait fallu qu'il n'eût rien eu sur lui; etc.

» Veuve Restif, née Lebègue. »

Le « démon de la discorde » dont parle sa femme n'avait pas pour Restif le même nom. Il eût été heureux probablement si sa femme l'avait laissé vivre à sa fantaisie, sans lui faire aucun reproche, se bornant à le recevoir, lorsque, fatigué de ses maîtresses de passage, il serait revenu au logis. Il l'eût été davantage s'il n'avait pas craint les représailles et, avec son œil toujours éveillé sur ces points délicats, cru voir qu'après les avoir provoquées elles répondaient à son appel. Il était heureux de rencontrer des femmes « ayant dans le cœur une disposition adorable à la générosité ». Il ne pouvait se faire à l'idée que la sienne pût être ainsi pour d'autres que pour lui. La

jalousie avec tous ses accessoires de colères, de ruptures s'ensuivit presque aussitôt, et ce fut lui qui s'en plaignit le plus, tout en donnant à sa femme les plus justes sujets de plainte.

Deux enfants, deux filles, vinrent au monde dans les intervalles de tranquillité. La mère les mit en nourrice en Bourgogne. Pendant un voyage qu'elle y fit pour les voir, tout changeait comme par un coup de théâtre dans la vie de Restif. Elle avait laissé à Paris un pauvre ouvrier de l'imprimerie du Louvre, elle allait retrouver à son retour un homme décidé à devenir littérateur.

Voici ce qui s'était passé :

Le directeur de l'imprimerie, « l'*arabe* Anisson Duperron, » n'était pas très aimé des ouvriers. Il les payait mal et s'enrichissait, croyaient-ils, à leurs dépens. Quand « cet ours » surprenait Restif en train de lire, quoique ce fût l'un de ses meilleurs compositeurs, il lui rabattait la demi-journée de 25 sous. Le pauvre diable n'osait se plaindre ; il enviait ceux de ses camarades qui trouvaient dans des relations féminines intéressées qu'il méprisa toujours une vie plus douce. « La probité de mon père, dit-il, sauva la mienne je me rappelais en pleurant ce titre de l'honnête homme que lui avait donné le canton, et je me disais : — Mourons plutôt que d'y porter atteinte. » Il accueillit donc avec enthousiasme la proposition qui lui fut faite d'entrer comme prote chez Quillau où il devait gagner 18 livres par semaine, outre une copie de tous les ouvrages, ce qui pouvait valoir 300 livres. Ce nouveau poste ne lui fit pas cependant négliger les aventures amoureuses qui lui arrivaient si facilement quand il ne les cherchait pas et qu'il cherchait quand elles tardaient trop à venir.

Ce fut une de ces chasses aux aventures qui décida de son sort. Il y avait rue Saint-Honoré un marchand de soieries qui avait deux filles. L'une d'elles, l'aînée, avait « le genre de figure de madame Parangon ». La voir, l'aimer, le lui écrire, ce fut l'affaire du premier jour. Restif avait pris cette habitude de porter, dans ses habits de travail, qui ressemblaient un peu à ceux des commissionnaires, les lettres qu'il adressait à toutes les jolies femmes qu'il rencontrait et qu'il suivait, ou qu'il voyait dans leur comptoir. Mais Rose Bourgeois était tenue de près, on ne pouvait l'aborder. L'amant veut jouer le rôle de Sylphe (1). Il réussit à déposer ses missives sans être aperçu. Son agilité corporelle et la promptitude de son coup d'œil lui permettent de se dérober aux recherches pendant plusieurs semaines. Mais le père averti fait faire bonne garde ; un beau matin, trois garçons de magasin saisissent le sylphe, et après avoir voulu le mener chez le commissaire, se contentent de le remettre aux mains de M. Rousseau.

Protestations d'amour épuré, délicat, honnête. Père sensible et sans doute amateur de littérature, qui se prend de tendresse pour l'épistolier, et qui finalement lui dit, comme les coquettes de théâtre disent *je ne vous défends pas d'espérer* : « Mon cher ami, je sens ce que vous valez par vos lettres et par vos réponses. Faites vous connaître ; tirez parti de vos talents ; vous en avez et venez me voir dès que vous aurez quelque chose d'avantageux à m'apprendre. L'amour peut faire en vous des miracles, je l'ai vu à vos expressions. Ma fille est belle ; elle a plus de qualités que de beautés ;

(1) Il y a dans les *Contemporaines* une nouvelle intitulée le *Mari silphe*.

si vous la méritez un jour pourquoi ne l'auriez-vous pas ? »

Restif part sans dire, sans se rappeler peut-être, qu'il est marié, mais il ne revient pas, si ce n'est plus tard, pour saluer la maison vide de ses hôtes par ces paroles : « *Salve, ô Domus, quæ me fecisti scriptorem !* »

Il l'était déjà — en vers — quoiqu'il ait dit un jour en signant la préface de la *Confidence nécessaire*,

Pour moi Phœbus est sourd et Pégase est

RESTIF.

Il avait écrit des volumes de poésies aux filles d'Auxerre et à celles de Paris, il va le devenir en prose, c'est-à-dire de la manière qui convient le mieux à l'expression non plus de ses sentiments passionnés mais de ses investigations dans le domaine du réel. Il va s'adresser au public. Il est en droit de terminer l'histoire de cette première partie de son existence, en la qualifiant de honteuse, parce que c'est celle « de sa nullité, de sa misère, de son avilissement ». Nous l'allons voir maintenant aux prises avec un autre genre d'occupation où le travail de la pensée modérera quelque peu, sans l'éteindre tout à fait, sa fougue sensuelle.

II

Nous sommes en 1765. Restif vient de dépasser la trentaine. Il a beaucoup vu, beaucoup lu. Il sait assez de latin, un peu de grec, un peu d'anglais. Il se trouve tous les jours en présence de nouveaux ouvrages dont les auteurs l'éblouissent parfois, « surtout ce grand nigaud de Voltaire, que Royou traite en petit garçon ; et que je trouvais, dit-il, inimitable et si élevé au-dessus de ma sphère, qu'il étouffait en moi jusqu'à la velléité d'écrire ». Il finit cependant par en rencontrer qui lui semblent moins difficiles à égaler. Madame Riccoboni est encore d'une élégance trop soutenue, mais madame Benoit, de Lyon !... C'est devant l'*Élisabeth* de cette muse de province qu'il se frappe le front et se dit : « Mais j'écrirais bien aussi un roman ! » Qu'il y a de modestie dans cet aveu ! Notre romancier qui va faire tant de tapage n'entre pas dans la carrière avec la haute ambition d'égaler les plus grands, il se fait humble, il descend jusqu'à madame Benoit ! Il n'a point eu de peine à valoir mieux que son modèle. C'est que s'il n'avait pas l'habileté de facture, il avait au moins quelque chose à dire.

Mais quoi ? Il se figure d'abord que le roman est œuvre d'invention. Il cherche, il veut créer, il se perd. C'est alors qu'il s'examine, qu'il regarde autour de lui et qu'il fait cette nouvelle découverte : le roman doit sortir de la vie réelle ; il a besoin d'avoir pour bases

des faits vrais. Sur le vrai seul l'auteur peut échauffer sa verve. Et il prend ces faits dans sa propre vie, dans celle de ses amis, de ses voisins, partout où il les trouve. Et il écrit quatre volumes, pour débuter, sous ce titre: *La Famille vertueuse.*

Nous entrerons, plus loin (1), dans l'examen des progrès de l'idée et du talent chez Restif. Nous devons ici nous borner à l'exposé des faits de sa vie et nous ne nous attarderons pas aux réflexions. Pour son premier livre, Restif avait cru avoir besoin d'un conseil. Cet « Aristarq » fut Nougaret, tout jeune alors, débutant aussi, et que son élève finit bientôt par mépriser, non seulement à cause de sa médiocrité, mais surtout à cause de ses mœurs ! Restif, si peu retenu qu'il fût, ne comprenait pas le dévergondage à froid et il s'est toujours excusé de ses plus grands écarts sur la passion, la fièvre qui les lui faisait commettre quand sa raison les condamnait. Les relations littéraires durèrent donc peu, mais il y eut des relations personnelles à la suite desquelles Restif se crut autorisé à placer, partout où il en trouvait l'occasion, dans les notes de ses livres, dans les appendices aux *Contemporaines*, les plus virulentes injures contre ce *Mamouet*, ce *Gronavet*, ce *Regret*, ce *Negret*, ce *Progrès*, qu'il accusait de toutes les bassesses et de tous les vices.

Le censeur de la *Famille vertueuse* fut un certain M. Albaret qui n'aimait pas la métaphysique. Par dégoût des romans philosophiques de l'époque il trouva que celui de Restif avait « le double mérite d'intéresser et de remplir son titre ». « Cette approbation, dit Restif, m'éleva l'âme. » Il voulut alors dédier son œuvre à mademoiselle Rose Bourgeois, mais le père, qui était décidément un homme sage, lui écrivit de n'en rien faire. La veuve Duchesne paya cet essai 15 livres

(1) Voir page 47.

la feuille; Restif en dirigea l'impression comme prote et correcteur chez Quillau, et il profita de l'occasion pour essayer sa réforme orthographique qui ne fut point appréciée et repoussa même, à ce qu'il crut, les chalands.

Après ce premier demi-succès, Restif quitta sa *proterie* chez Quillau et s'en fut faire un tour à Sacy pour se montrer dans son nouvel éclat d'auteur imprimé. Il n'y resta que le temps de voir sa famille et n'en rapporta qu'un sujet de roman fourni par son frère l'abbé Thomas : *Lucile*, qu'il écrivit à son retour en cinq jours et qu'il vendit trois louis. La *Confidence nécessaire*, d'abord refusée par un premier censeur, puis par un second, fut enfin acceptée par un troisième « qui était fou le matin, et ivre l'après-midi » et auquel Restif ne reproche ce trait de caractère que parce qu'il pense pouvoir l'accuser justement d'avoir empêché mademoiselle Hus d'accepter la dédicace qu'il lui voulait offrir « en reconnaissance du plaisir que sa beauté lui avait donné sur le théâtre ».

Tout cela ne soutenait guère une maison que le petit commerce de mousseline de la femme n'enrichissait pas. D'ailleurs les époux étaient plus souvent séparés qu'unis. Le libraire Rapenot logeait Restif au collège de Presles et lui donnait six livres par semaine. Sur ces six livres il y avait 4 livres 10 sous pour la pension, il restait 30 sous. « Je payais une bouteille à 10 à notre dîner le dimanche, il me restait 20 sous : 3 sous pour une chemise, 1 sou pour un col, il me restait 16 sous ; j'en dépensais encore 4 et j'en épargnais 12 par semaine, pour le besoin, ou pour aller quelquefois au spectacle. » On voit que les maîtresses qui lui prenaient encore des « demi-journées », ne l'aimaient pas du moins par intérêt.

Mais vient la *Fille naturelle*, mais vient le *Paysan-*

graphe. Les difficultés avec la censure sont toujours vives, mais toujours surmontées. M. de Sartines lui-même lève l'interdit mis sur le dernier ouvrage, les censeurs Crébillon fils et Collé approuvent le *Pied de Fanchette* et le *Ménage parisien*, et suggèrent même quelques corrections à l'auteur. Crébillon en dit du bien à ses amis. Les presses gémissent sans relâche sous cette production emportée jusqu'au moment où paraît le *Paysan perverti*.

Pour le coup ce fut un éclat. Un magistrat, M. d'Eprémesnil alla jusqu'à croire que le *Paysan* était de Diderot. Restif ne se vante pas assez de cette méprise. S'il avait pu comprendre la distance qui le sépare du philosophe et combien les déclamations de son matérialiste Gaudet d'Arras sont éloignées des déductions serrées et logiques de l'*Encyclopédie* où il puisait une partie de son savoir, il ne se serait pas borné à mentionner ce fait sèchement et comme en l'air. Peut-être d'ailleurs se croyait-il supérieur à celui avec lequel on le confondait et s'est-il dit : Est-ce que Diderot aurait pu faire le *Paysan* (1) ?

Ce succès indéniable, puisque le roman tiré à

(1) Page 1432 de *Monsieur Nicolas* à propos des opinions de Diderot sur les castes indoues, Restif l'apostrophe ainsi : « Car je t'appellerai brute, ô Langrois Diderot, avec tes exclamations dans l'*Encyclopédie* contre les castes indiennes... Et si les *Brâmes* sont la raison, l'intelligence perfectionnée, effet de l'espèce, faut-il qu'ils s'abrutissent en s'alliant avec une espèce inférieure?... Les Brames ont été sages et justes en castant les hommes dans leur heureux pays, où les espèces étaient différentes; ils ont eu raison de perfectionner, au lieu de la détériorer, la race la plus parfaite, et Diderot a été un fou, un insensé, un ignorant, quand il les a condamnés sans savoir leurs raisons, etc. » Disons toutefois à sa décharge qu'il n'a pas toujours ainsi traité « l'homme de la montagne de Langres ».

3,000 exemplaires eut plusieurs éditions, fut souvent contrefait, fut traduit en allemand, où il eut quatre éditions, et en anglais où il en eut quarante-deux, mit Restif en lumière. Cet autre esprit vigoureux et chercheur, qu'on oublie trop, Mercier, s'enthousiasma pour le nouveau venu : la liaison avec M. Bultel Dumont, trésorier de France, devint plus intime ; les *Contemporaines* augmentèrent encore la renommée et les relations de l'auteur qui en vint à posséder une petite fortune. S'il rencontrait toujours de bonnes filles, ou d'éveillées marchandes ; si les actrices de l'Opéra-Comique (1) ou d'habiles intrigantes, comme Sara Debée, qu'il crut être la *Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans* (2), lui donnaient sans cesse des distractions, il reconnaît cependant qu'il en était arrivé à « l'âge où on ne se soucie plus tant d'être aimé », et il se contentait d'aimer pour le seul plaisir de suivre sa

(1) Nous devons passer légèrement sur les tableaux animés que Restif ne ménage pas. Disons toutefois qu'avant même sa célébrité, il avait déjà quelques relations avec le monde artistique. Citons deux actrices de l'Opéra-Comique qu'il émerveilla par ses talents spéciaux et à l'une desquelles il dut, à la fin d'un souper à l'hôtel de Hollande avec l'ambassadeur de Venise, de se trouver le maître, dans l'obscurité, de la belle Guéant, du Théâtre-Français, dont il était depuis longtemps l'un des plus fervents admirateurs. Rappelons aussi, mais sans insister, une scène étrange, chez une entremetteuse où il fut choisi comme *géniteur*, ainsi que dirait Fourier, par une grande dame qu'il appelle Septimanie et qui n'était autre que la comtesse d'Egmont, princesse de Courtenay. Cela prouve seulement que les actrices et les grandes dames de ce temps-là tempéraient, comme on l'a dit, l'inégalité des classes inscrite dans les institutions sociales par les mœurs... les mauvaises.

(2) Gérard de Nerval, dans les *Confidences de Nicolas*, a mis agréablement en scène cet épisode. Il y est plus exact que dans ce qu'il raconte de madame Paragon et de Jeannette Rousseau.